
Point de vue et vérité dans l'*Encyclopédie*

Claire FAUVERGUE

La notion de point de vue est connue comme appartenant à la dernière métaphysique de Leibniz, bien qu'elle ne soit pas étrangère à l'encyclopédisme et à l'éclectisme¹ leibniziens. Introduisant la notion dans l'*Encyclopédie*, d'Alembert et Diderot la relient à l'ordre encyclopédique. La reformulation très précise qu'ils en donnent nous amène à penser que l'idéal encyclopédique de représentation de l'intelligibilité du réel ne saurait se comprendre sans l'idée de point de vue. En effet, la multitude des points de vue composant le cercle des connaissances constitue en elle-même une source de vérité. Ainsi le nombre de rapports entre les différentes matières prime sur l'arrangement qu'on peut leur donner. Comme l'indique Diderot dès le *Prospectus de l'Encyclopédie*, la liaison du système de la connaissance humaine consiste « moins dans l'arrangement des matières que dans les rapports qu'elles ont entre elles »². Les éditeurs de l'*Encyclopédie* comptent sur les renvois pour conduire progressivement le lecteur à percevoir l'unité des connaissances et la convergence d'une pluralité de points de vue.

C'est par le rapport qu'elle entretient ainsi avec l'idée de vérité que la notion de point de vue assure à l'ouvrage encyclopédique sa perspective critique. Selon l'article CRITIQUE rédigé par Marmontel pour l'*Encyclopédie*, la critique peut être conçue sous deux points de vue généraux. D'après le premier point de vue, elle est « ce genre d'étude à laquelle nous devons la restitution de la littérature ancienne ». Le second point de vue de la critique est « de la considérer comme un examen éclairé et un

1 Nous pensons à l'idée de « centre de perspective » réunissant la plupart des principes de philosophie connus, idée énoncée par Leibniz dans l'*Éclaircissement des difficultés que Monsieur Bayle a trouvées dans le système nouveau de l'union de l'âme et du corps*, *Die philosophischen Schriften von Leibniz*, Gerhardt, Berlin, 1875–1890, Hidesheim, Olms, 1978, t. IV, p. 524 ; désormais GP. Sur l'éclectisme leibnizien, voir Marcelo Dasca, « Leibniz and epistemological diversity », *Filosofico e Scientifico di Leibniz*, A. Lamarra, Florence, Olschki, 2000.

2 *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des métiers*..., 1751–1765, 17 vol. fol. ; désormais *Enc.* ; Diderot, *Prospectus, Œuvres complètes*, H. Dieckmann, J. Proust, J. Varloot, Paris, Hermann, 1975 et suiv., t. V, p. 118 ; désormais DPV.

jugement équitable des productions humaines »³. C'est sous ce dernier aspect que les éditeurs de l'*Encyclopédie* développent une conscience critique de l'histoire des connaissances humaines⁴. On remarquera à ce propos que dans le *Prospectus* Diderot présente l'ouvrage dont il est l'éditeur comme un projet. Il souligne l'affinité de l'*Encyclopédie* avec des projets antérieurs, comme ceux de Bacon et de Leibniz, alors qu'il critique les ouvrages déjà réalisés, comme celui de Chambers, même si la matière des articles de l'*Encyclopédie* sera largement puisée dans le contenu de ces derniers. Ainsi, lorsqu'il retrace brièvement l'histoire du genre encyclopédique et fait une première allusion à Leibniz, Diderot met clairement l'accent sur la portée critique du projet leibnizien en soulignant que son auteur n'ignorait pas qu'il existait des encyclopédies au moment où « il en demandait une »⁵. Dans l'article LEIBNITZIANISME, c'est encore comme projet que Diderot présente l'*Encyclopédie* en évoquant l'ouvrage encyclopédique conçu par Alstedius et la reprise du projet par Leibniz : Alstedius s'était proposé, écrit-il, « de rapprocher les différentes sciences, et de marquer les lignes de communication qu'elles ont entre elles. Le projet avait plu à Leibnitz ; il s'était proposé de perfectionner l'ouvrage d'Alstedius »⁶, projet encyclopédique dont Diderot se présente comme le successeur, tout en insistant sur le caractère inachevé de l'ouvrage.

Diderot insiste également sur la portée critique de tout projet encyclopédique lorsqu'il évoque la figure de Bacon dans le *Prospectus* : celui-ci, écrit-il, « jetai le plan d'un dictionnaire universel des sciences et des arts, en un temps où il n'y avait, pour ainsi dire, ni sciences ni arts » et, « dans l'impossibilité de faire l'histoire de ce qu'on savait, faisait celle de ce qu'il fallait apprendre »⁷. L'*Encyclopédie* est essentiellement un projet qui prend forme en prévoyant l'état futur de nos connaissances. De ce point de vue, Leibniz représente pour les encyclopédistes une figure exemplaire. Diderot en donne quelque indication dans l'article LEIBNITZIANISME en décrivant l'activité d'historien du philosophe de Hanovre : « On le voit suivre l'enchaînement des événements, discerner les fils délicats qui les ont attirés les uns à la suite des autres, et poser les règles d'une espèce de divination d'après laquelle l'état antérieur et l'état présent d'un peuple étant bien connus, on peut annoncer ce qu'il deviendra »⁸.

3 Marmontel, *Encyclopédie*, article CRITIQUE (*Belles-Lettres*), *Enc.*, IV, 490.

4 Voir Michel Malherbe, D'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, éd., Paris, Vrin, 2000, Introduction, p. 28 : « certes, il n'y a pas de conscience historique sans conscience critique, puisque le futur ne peut être ouvert que sur un mode critique ; il n'est toutefois pas nécessaire d'anticiper ce futur à la lumière de quelque cause ou idée finale : la mise en œuvre par la raison du contenu recueilli par la mémoire — dans l'encyclopédie — suffit pour cela. Mais inversement, il n'y a pas de conscience critique sans conscience historique : cette mise en œuvre est elle-même un événement, elle en a à la fois le bien-fondé et l'arbitraire ».

5 *Prospectus*, DPV, V, 87.

6 Diderot, *Encyclopédie*, article LEIBNITZIANISME, ou PHILOSOPHIE DE LEIBNITZ (*Histoire de la philosophie*), DPV, VII, 681 ; Johannes Henricus Alstedius, *Encyclopaedia*, 1630. Sur les annotations de Leibniz d'après l'ouvrage d'Alstedius, voir, *Aus und zu Alsteds Enzyklopädie*, 1682 (?), *Sämtliche Schriften und Briefe*, Berlin, Akademie-Verlag, 1923–..., t. VI, IV, p. 1122–1133 ; désormais A ; *De distinctionibus seu fundamentis divisionum*, 1682–1696 (?), A, VI, IV, 1134–1150.

7 *Prospectus*, DPV, V, 91.

8 Article LEIBNITZIANISME, DPV, VII, 680–681 ; Diderot suit l'*Éloge de Monsieur Leibnitz* de Fontenelle, *Œuvres complètes*, t. VI, *Histoire de l'Académie des sciences*, Paris, Fayard, 1994, p. 385.

Or, pour que le futur soit ouvert sur un mode critique ou encore pour accéder à une plus grande universalité des connaissances, il est nécessaire de choisir un point de vue. Tout en étant donné pour arbitraire, le choix d'un tel point de vue fonde la mise en œuvre du contenu de nos connaissances.

Certes, la notion de point de vue appartenait au vocabulaire leibnizien avant que l'expression de langue française ne fasse son entrée dans le vocabulaire encyclopédique et usuel⁹ et qu'elle n'évolue jusqu'à nous. Cependant, l'*Encyclopédie* se distingue comme un moment de l'histoire de cette notion. Signalons à ce propos qu'elle apparaît sous la plume de Fontenelle dans son *Éloge de Leibnitz*. Après avoir remarqué comment Leibniz remontait aux premiers principes du droit naturel et du droit des gens dans son *Codex Diplomaticus*, Fontenelle poursuit en écrivant : « Le point de vue où il se plaçait était toujours fort élevé, et de-là il découvrait toujours un grand Pays, dont il voyait tout le détail d'un coup-d'œil »¹⁰. On trouve déjà dans cette description de l'encyclopédisme leibnizien certains traits de la notion de point de vue qui sera définie par d'Alembert et Diderot.

Rappelons que la notion de point de vue telle que Leibniz l'énonce dans la *Monadologie* figure dans la première traduction française de l'œuvre de Leibniz en langue française que l'*Encyclopédie* offre au lecteur. Selon cette définition, l'univers phénoménal n'a de réalité que s'il est rapporté au point de vue de chaque monade. Leibniz explique ceci par une métaphore : « Et comme une même ville regardée de différents côtés paraît toute autre et est comme multipliée perspectivement, il arrive de même, que par la multitude infinie des substances simples, il y a comme autant de différents univers, qui ne sont pourtant que les perspectives d'un seul selon les différents points de vue de chaque Monade »¹¹. Diderot traduit le paragraphe comme suit dans l'article LEIBNITZIANISME : « Si l'on considère une ville sous différents points, on la voit différente ; c'est une multiplication d'optique. Ainsi la multitude des substances simples est si grande qu'on croirait qu'il y a une infinité d'univers différents ; mais ce ne sont que des images scénographiques d'un seul considéré sous différents aspects de chaque monade. Voilà la source de la vérité, de l'ordre, de l'économie, et de la plus grande perfection possible »¹². Quelle que soit la multiplication des perspectives selon le point de vue de chaque monade, toutes ces perspectives ne sont que les perspectives d'un seul univers, de telle sorte que la multitude des points de vue est l'expression de la perfection de l'univers.

La notion leibnizienne de point de vue ainsi entendue ne va pas sans prendre en

9 *Dictionnaire de l'Académie française*, Quatrième édition, 1762, entrée VUE : « On appelle aussi Point de vue, l'endroit précis d'où il faut voir les objets pour les bien voir ».

10 *Éloge de Monsieur Leibnitz*, o.c., p. 388. On comparera avec Diderot, *Encyclopédie*, article ENCYCLOPÉDIE (*Philosophie*), DPV, VII, 212 : « contentons-nous de remonter à quelque notion très générale. Plus le point de vue d'où nous considérerons les objets sera élevé, plus il nous découvrira d'étendue, et plus l'ordre que nous suivrons sera instructif et grand ».

11 Leibniz, *Monadologie*, 57, GP, VI, 616.

12 Article LEIBNITZIANISME, DPV, VII, 698. Sur la notion de point de vue dans le corpus d'histoire de la philosophie de l'*Encyclopédie*, voir, Diderot, article PYTHAGORISME, ou PHILOSOPHIE DE PYTHAGORE (*Histoire de la philosophie*), DPV, VIII, 176 : « C'est l'ordre qui règne dans l'universalité des choses, qui les fait comprendre sous un même point de vue et qui a fait inventer le nom d'univers » ; J. Brucker, *Historia critica Philosophiae*, I, 1087.

considération la perception des phénomènes, perception pour ainsi dire intégrale puisqu'elle s'étend à tout l'univers. C'est d'ailleurs par l'ensemble de ses perceptions, c'est à dire comme point de vue sur l'univers, que chaque individu se distingue de tout autre. Selon les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, deux âmes sont distinctes depuis le moment de la création et « ont toujours chacune son rapport originaire aux points de vue, qu'elles auront dans l'univers »¹³. Ce rapport de l'individualité au point de vue qui est originairement le sien trouve encore une illustration dans la *Monadologie* avec la métaphore du miroir. Leibniz définit la monade comme un « miroir vivant perpétuel de l'univers ». Chaque substance exprime toutes les autres suite à la liaison ou l'« accomodement de toutes les choses créées à chacune et de chacune à toutes les autres ». Ce passage inspire à Diderot la remarque suivante qu'il insère dans sa traduction de la *Monadologie* : « Par cette correspondance d'une chose créée à une autre, et de chacune à toutes, on conçoit qu'il y a dans chaque substance simple des rapports d'après lesquels, avec une intelligence proportionnée au tout, une monade étant donnée, l'univers entier le serait »¹⁴. Certes, comme le précise Leibniz, ce n'est que d'une façon confuse que les âmes représentent l'univers, même si certaines d'entre elles sont capables d'avoir accès à des « vérités éternelles » ou « d'avoir des idées distinctes de la beauté et de la grandeur de la souveraine substance »¹⁵. Si la représentation de l'univers est donc le plus souvent confuse, il existe un point de vue auquel rapporter les phénomènes afin de les percevoir de façon distincte. Leibniz explique dans les *Essais de Théodicée* que la confusion des phénomènes cesse lorsqu'on rapporte ceux-ci à leur « vrai point de vue »¹⁶. Il évoque alors le phénomène des anamorphoses afin de mettre en évidence l'idée que toute confusion est relative à un point de vue et qu'il est toujours possible d'en changer. Si la confusion phénoménale était rapportée à un certain point de vue qu'il nous appartient de découvrir, elle disparaîtrait ou entrerait dans la composition de l'ordre général. Changer de point de vue reviendrait alors à percevoir une unité d'un ordre supérieur à celle que l'on percevait jusqu'alors et reviendrait, à terme, à percevoir l'unité de l'univers.

Le modèle perspectif ne s'applique pas seulement aux phénomènes, il caractérise la conception encyclopédique de la vérité. Le rapport entre point de vue et vérité est tel pour Leibniz que chaque nouvelle vérité résulte de l'unité jusqu'alors inaperçue entre plusieurs points de vue. Comme le souligne D. Mahnke : « Aucune des hypothèses n'atteint la vérité dernière. Toutes n'ont qu'une signification phénoménale : elles présentent l'absolu sous des points de vue qui ne sont que

13 Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Préface, A, VI, VI, 58.

14 *Monadologie*, 56, GP, VI, 616 ; article LEIBNITZIANISME, DPV, VII, 697 ; voir également, *Leibniz à Rénond*, Juillet 1714, GP, III, 622–623 : les perceptions sont diversifiées « par le point de vue des miroirs, ce qui fait qu'un même Univers est multiplié d'une infinité de façons par autant de miroirs vivants ».

15 Leibniz, *À l'Électrice Sophie*, 4 novembre 1696, GP, VII, 542–543.

16 Leibniz, *Essais de Théodicée*, II, 147, GP, VI, 197–198. Sur les anamorphoses, on consultera d'Alembert, *Encyclopédie*, article ANAMORPHOSE (*en Perspective et en Peinture*) : anamorphose « se dit d'une projection monstrueuse, ou d'une représentation défigurée de quelque image, qui est faite sur un plan ou sur une surface courbe, et qui néanmoins à un certain point de vue, paraît régulière, et faite avec de justes proportions », *Enc.*, I, 404–405.

relativement fondés »¹⁷. L'ouvrage encyclopédique, dont Leibniz fait très tôt le projet, est conçu comme l'expression de l'univers suite à l'idée que les phénomènes sont à rapporter aux points de vue qui les expriment. C'est ainsi que Leibniz établit, dans le *Discours touchant la méthode de la certitude et l'art d'inventer*, un rapport entre la notion de point de vue et celle de renvoi : « le système lui-même aura beaucoup de renvois d'un endroit à l'autre, la plupart des choses pouvant être regardées de plusieurs faces »¹⁸. Si Leibniz propose par conséquent d'introduire des renvois à l'intérieur du système encyclopédique, c'est pour qu'apparaisse une unité entre les points de vue les plus divers selon lesquels les choses peuvent être considérées. Il y a tout lieu de penser que le lecteur aura une plus grande intelligence de l'unité du système que représente l'encyclopédie en ayant connaissance des renvois d'un point de vue à l'autre. Précisons que la fonction de ces renvois ne se limite pas à indiquer les différents points de vue sur les connaissances. Ils ont aussi pour fonction d'amener les hommes à découvrir de nouvelles vérités.

Autant par leur conception de l'*Encyclopédie* comme totalité représentative de l'univers que par l'idée qu'ils se font du rapport entre point de vue et vérité, d'Alembert et Diderot se montrent en accord avec l'encyclopédisme leibnizien. Tous les points de vue qui réfléchissent l'univers représentent autant de systèmes possibles de la connaissance et toute vérité résulte de la convergence de ces points de vue. Reformulée dans le contexte de l'*Encyclopédie*, la notion de point de vue permet aux éditeurs de l'ouvrage de faire l'hypothèse que l'unité des connaissances est à l'image de l'ordre de l'univers tel que nous le percevons et qu'elle résulte du choix d'un point de vue. Plus précisément, l'enchaînement des connaissances, loin d'être immédiatement perceptible, n'est sensible qu'à partir d'un point de vue assez élevé pour qu'on en découvre l'étendue, la liaison et l'ordre. Il suffirait en effet, comme d'Alembert en développe l'idée, que l'univers phénoménal soit représenté sous un point de vue unique pour qu'il apparaisse à la fois comme un fait et une vérité : « L'univers, pour qui saurait l'embrasser d'un seul point de vue, ne serait, s'il est permis de le dire, qu'un fait unique et une grande vérité »¹⁹. Sans atteindre jamais une telle adéquation du fait et de la vérité, ce qui annulerait toute activité critique, l'*Encyclopédie* présente quelque analogie avec l'expression la plus parfaite de l'univers en formant le projet de rassembler toutes les connaissances humaines sous un même point de vue. Cependant, il en est de l'*Encyclopédie* comme de tout système de connaissances, à savoir que le choix d'un point de vue parmi une infinité d'autres est arbitraire. Ainsi « la forme de l'arbre encyclopédique dépendra du point de vue où l'on se mettra pour envisager l'univers littéraire ». Ce point de vue, précise d'Alembert,

17 Dietrich Mahnke, *Leibniz und Goethe*, Erfurt, 1924, traduction française, « Le concept scientifique de l'individualité universelle selon Leibniz », *Philosophie*, 39, 1993, p. 140.

18 Leibniz, *Discours touchant la méthode de la certitude, et l'art d'inventer pour finir les disputes, et pour faire en peu de temps des grands progrès*, A, VI, IV, 959.

19 *Discours préliminaire, Enc.*, I, ix. Pour un commentaire, nous renvoyons à Martine Groult, *Savoir et Matières, Pensée scientifique et théorie de la connaissance de l'Encyclopédie à l'Encyclopédie méthodique*, CNRS Éditions, Paris, 2011, p. 148 : « Seul Dieu requiert le point de vue unique, mais pour l'homme chaque système général consiste dans un point de vue choisi par rapport au raisonnement de sa démonstration ».

devra être occupé par le philosophe plutôt que par le savant, car il n'est guère de savants, explique-t-il, « qui ne placent volontiers au centre de toutes les sciences celle dont ils s'occupent, à peu près comme les premiers hommes se plaçaient au centre du monde, persuadés que l'univers était fait pour eux »²⁰. La remarque révèle que, si le choix d'un point de vue est assumé par les encyclopédistes comme arbitraire, cela ne les conduit nullement à l'affirmation du relativisme. La notion de point de vue les amène à envisager plutôt une correspondance entre la formation de l'ordre encyclopédique et la perception des phénomènes.

Plus précisément encore, la question que se posent les éditeurs de l'*Encyclopédie* lorsqu'ils conçoivent le système des connaissances et y introduisent un point de vue ayant une valeur critique est la suivante : si tout point de vue participe à l'ordre ou à la perfection de l'univers en le représentant dans sa totalité, comment parvenir à une connaissance détaillée de ce qui trouve ainsi une expression en nous ? L'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES rédigé par d'Alembert pour l'*Encyclopédie* expose cette difficulté comme suit : « si nous pouvions apercevoir sans interruption la chaîne invisible qui lie tous les objets de nos connaissances, les éléments de toutes les Sciences se réduiraient à un principe unique, dont les conséquences principales seraient les éléments de chaque science particulière. L'esprit humain, participant alors de l'intelligence suprême, verrait toutes ses connaissances comme réunies sous un point de vue indivisible ; il y aurait cependant cette différence entre Dieu et l'homme, que Dieu placé à ce point de vue, apercevrait d'un coup d'œil tous les objets, et que l'homme aurait besoin de les parcourir l'un après l'autre, pour en acquérir une connaissance détaillée »²¹. Si l'homme voyait toutes ses connaissances sous un point de vue unique, c'est à dire sous un point de vue où elles se trouveraient toutes réunies, il apercevrait vraisemblablement leur convergence, mais il lui faudrait quitter ce point de vue pour en connaître le détail. L'aperçu ne remplace pas la connaissance détaillée, d'où l'idée d'introduire des renvois indiquant l'ordre de lecture convenant à un ouvrage encyclopédique. D'Alembert et Diderot se montrent totalement en accord ici, si l'on rappelle que Diderot explique au lecteur à la fin du *Prospectus* qu'il a préféré lui faire « connaître l'ordonnance de l'ouvrage entier » plutôt « que de lui communiquer des articles qui ne lui auraient donné qu'une idée très imparfaite de quelques-unes de ses parties »²². La connaissance du détail des matières ne s'entend pas sans les renvois. Que l'*Encyclopédie* comprenne exactement tout le détail de ce que nous connaissons « dans le monde intelligible et dans le monde visible »²³ ne suffit donc pas, il faut encore, comme Diderot en formule l'idée dans l'article ENCYCLOPÉDIE, que l'itinéraire à suivre dans l'*Encyclopédie* s'inscrive dans la disposition des matières de chaque article et qu'il soit indiqué par des renvois.

C'est en rapportant toutes les connaissances aux diverses facultés humaines que les encyclopédistes entendent rendre compte tout à la fois de l'unité et de l'infinité

20 *Discours préliminaire, Enc.*, I, xv.

21 D'Alembert, *Encyclopédie*, article ÉLÉMENTS DES SCIENCES (*Philosophie*), *Enc.*, V, 491.

22 *Prospectus*, DPV, V, 118.

23 Article ENCYCLOPÉDIE, DPV, VII, 216.

des points de vue sous lesquels l'univers peut être connu et représenté. C'est ainsi qu'ils conçoivent la relation que l'homme entretient avec l'*Encyclopédie* à l'image de celle qu'il a avec les phénomènes de l'univers. Le point de vue menant à l'acquisition d'une perspective encyclopédique sera celui qui convient à l'homme et à sa condition, parce qu'il est le lieu où se rencontrent tous les phénomènes de l'univers. Diderot écrit à ce propos dans l'article ENCYCLOPÉDIE : « Pourquoi n'introduisons-nous pas l'homme dans notre ouvrage, comme il est placé dans l'univers ? Pourquoi n'en ferons-nous pas un centre commun ? »²⁴. On ne peut s'empêcher de penser ici à la notion leibnizienne de communication selon laquelle chaque substance représente « exactement tout l'univers à sa manière et suivant un certain point de vue »²⁵. On notera cependant que, si l'homme est situé dans l'*Encyclopédie* comme il l'est dans l'univers et que la communication entre les points de vue résultant de cette situation est fondée sur sa sensibilité, le point de vue désigné par Diderot comme étant celui de l'homme ne saurait être celui d'un individu singulier.

Parmi l'infinité des points de vue sous lesquels l'univers peut être représenté, Diderot choisit un point de vue possible, c'est à dire un point où il est possible pour tout homme de se placer ou de se transporter en idée. Si ce point de vue semble être une utopie au sens littéral du terme, c'est qu'il n'est situé nulle part sinon en l'homme. L'unité des connaissances humaines apparaîtra en effet à celui qui sait faire abstraction de sa condition existentielle sans perdre ni sa condition d'homme ni la relation qu'il entretient avec les phénomènes de l'univers. Ainsi situé dans l'ouvrage encyclopédique comme un point de vue intégrant tous les points de vue possibles, l'homme pourra y assurer la fonction qui est la sienne dans l'univers, celle de centre commun. Car c'est comme point de vue que l'homme est lié de façon sensible à tous les points de vue de l'univers, qu'il en saisit l'enchaînement et en a l'intelligence. Diderot développe cette dernière idée dans les termes suivants : « Une considération surtout qu'il ne faut point perdre de vue, c'est que si l'on bannit l'homme ou l'être pensant et contemplateur de dessus la surface de la terre, ce spectacle pathétique et sublime de la nature n'est plus qu'une scène triste et muette. L'univers se tait ; le silence et la nuit s'en emparent. Tout se change en une vaste solitude où les phénomènes inobservés se passent d'une manière obscure et sourde. C'est la présence de l'homme qui rend l'existence des êtres intéressante ; et que peut-on se proposer de mieux dans l'histoire de ces êtres,

24 Article ENCYCLOPÉDIE, DPV, VII, 212. On comparera avec le passage suivant des *Pensées sur l'interprétation de la nature* : « Il y a peut-être un phénomène central qui jetterait des rayons non seulement à ceux qu'on a, mais encore à tous ceux que le temps ferait découvrir, qui les unirait et qui en formerait un système. Mais au défaut de ce centre de correspondance commune, ils demeureront isolés », DPV, IX, 73. Voir également, Diderot, article HOMME, DPV, VII, 409–410 : l'homme « se lie par sa curiosité, par ses travaux et par ses besoins, à toutes les parties de la nature. Il n'y a rien qu'on ne puisse lui rapporter ; et c'est ce dont on peut s'assurer en parcourant les différents articles de cet ouvrage ».

25 Leibniz, *Système nouveau de la nature et de la communication des substances*, GP, IV, 484 ; *Monadologie*, 61, GP, VI, 617.

que de se soumettre à cette considération ? »²⁶. On ne pouvait mieux mettre l'accent sur la composante phénoménale du point de vue critique d'où toute vérité se perçoit et s'énonce pour former l'histoire des êtres ou encyclopédie.

C'est depuis un tel point de vue que s'exerce dans l'*Encyclopédie* la critique des productions humaines. En quelque genre que ce soit, les connaissances humaines y sont présentées sous un point de vue tel que la perception de leur état actuel se trouve continuellement rectifiée. Diderot remarque par exemple à propos de l'histoire des genres littéraires qu'il faudrait « oser voir, ainsi que nous commençons à nous en convaincre, qu'il en est presque des genres de littérature, ainsi que de la compilation générale des lois, et de la première formation des villes ; que c'est à un hasard singulier, à une circonstance bizarre, quelquefois à un essor du génie, qu'ils ont dû leur naissance »²⁷. Ainsi Diderot suppose-t-il qu'il existe effectivement un point de vue sur les connaissances humaines d'où l'on peut en percevoir l'unité et que c'est sous ce point de vue, présentant la particularité de rechercher pour tout genre quelles en sont les règles dans la nature, qu'il est possible de juger de la vérité des diverses poétiques qui ont été transmises par les auteurs.

Il va sans dire que cette règle de critique s'applique à l'*Encyclopédie* qui appartient comme telle à un genre littéraire. Dans le *Prospectus* Diderot présente l'ouvrage comme prenant à l'avance en considération tous les systèmes possibles de connaissances et énonce que « le nombre des systèmes possibles de la connaissance humaine, est aussi grand que le nombre des esprits »²⁸. Il reformule cette hypothèse dans l'article ENCYCLOPÉDIE en introduisant la notion de point de vue : « L'univers soit réel soit intelligible a une infinité de points de vue sous lesquels il peut être représenté, et le nombre des systèmes possibles de la connaissance humaine est aussi grand que celui de ces points de vue ». Comme dans le *Prospectus* et le *Discours préliminaire*, la notion de point de vue est mise en relation avec la question de l'arbitraire. Or si d'Alembert et Diderot insistent tant sur l'arbitraire de tout point de vue, c'est qu'ils sont conscients des difficultés relatives à toute tentative encyclopédique de division des sciences. Ainsi Diderot précise-il que tout système de la connaissance humaine est arbitraire relativement à « l'arrangement physique des êtres » et à « l'intention de la nature »²⁹. Comme il en fait la remarque dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature*, ouvrage contemporain de l'*Encyclopédie* à ses débuts, la discontinuité phénoménale menace continuellement la réalisation d'une véritable

26 Article ENCYCLOPÉDIE, DPV, VII, 212 ; voir également, Diderot, *Plan d'une Université ou d'une éducation publique dans toutes les sciences*, *Œuvres*, éd. L. Versini, Robert Laffont, 1994–1997, 5 volumes, vol. III, p. 446–447 : « Ce sont les lettres et les monuments qui marquent les intervalles des siècles qui se projettent les uns sur les autres, et ne formeraient qu'une nuit épaisse à travers laquelle l'avenir n'apercevrait plus que des fantômes exagérés, sans les écrits des savants qui distinguent les années par le récit des actions qui s'y sont faites. Le passé n'existe que par eux. Leur silence replonge l'univers dans le néant ».

27 Article ENCYCLOPÉDIE, DPV, VII, 233.

28 *Prospectus*, DPV, V, 117.

29 Article ENCYCLOPÉDIE, DPV, VII, 211. Sur l'arbitraire de la division générale des sciences dans l'*Encyclopédie*, voir le *Prospectus*, DPV, V, 91, et le *Discours préliminaire*, *Enc.*, I, XV. Rappelons que l'hypothèse est formulée par Leibniz dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, IV, XXI, A., VI, IV, 523.

histoire de la nature. Diderot se réfère alors à Leibniz et au principe des indiscernables en émettant l'idée qu'interpréter la nature revient à saisir « les différences les plus insensibles » ou les « nuances les plus imperceptibles » par lesquelles « les êtres s'altèrent successivement »³⁰ pour produire les phénomènes que nous observons. Diderot suit le même ordre d'idées dans l'article ÉCLECTISME en mettant en regard la discontinuité apparente des progrès de l'espèce humaine avec une continuité plus profonde mais le plus souvent ignorée, celle de « la suite des individus de l'espèce humaine qui ont existé et qui existeront »³¹. Diderot fait ainsi l'hypothèse que tout individu participe en quelque manière à la vérité par l'originalité de son point de vue.

Nous voici ramenés au principe soutenant l'édifice encyclopédique et consistant à poser l'unité du genre humain par la connaissance³². Précisons toutefois qu'étant donné qu'il n'y a pas de système de connaissances sans choix d'un point de vue et que ce point de vue est dans l'*Encyclopédie* celui de l'homme, la question est finalement moins de réaliser l'unité du genre humain par la connaissance que de réaliser l'unité de la connaissance par l'homme. Or les différents systèmes de connaissances sont comme autant de points de vue qui convergent et ont en commun d'avoir la vérité pour fin : « L'amour de la vérité est la fin de tous les systèmes philosophiques »³³, écrit Diderot dans l'article PERSES, PHILOSOPHIE DES. On comprend pourquoi la variété des points de vue composant le cercle des connaissances constitue une première source de vérité, car non seulement le nombre et l'étendue de nos idées se trouvent augmentés par leur communication, mais c'est en multipliant les points de vues sur nos connaissances qu'il est possible d'en saisir la convergence.

Il reste néanmoins une difficulté si l'on considère, comme d'Alembert et Diderot l'ont eux-mêmes souligné, que la lecture de l'*Encyclopédie* ne se laisse pas ramener à la perception de l'univers. La lecture est une activité cognitive qui relève de la connaissance distincte, tandis que l'expression d'une totalité depuis un point de vue donné reste confuse dans le détail. On lit à ce sujet une remarque éclairante dans l'article ÉCONOMIE ANIMALE : « il est de l'essence des aperçus en grand de n'être pas soumises aux voies exactes et rigoureuses de la démonstration ; car ces vérifications de détail arrêtent la marche du génie »³⁴. Leibniz explicite pour sa part ce phénomène en précisant dans la *Monadologie* que l'âme « ne peut lire en elle-même que ce qui y est représenté distinctement »³⁵. L'univers ne se donne pas à lire comme il se laisse percevoir selon le point de vue de chaque monade, même s'il est vrai que

30 *Pensées sur l'interprétation de la nature*, DPV, IX, 91-92.

31 Diderot, *Encyclopédie*, article ÉCLECTISME (*Histoire de la philosophie ancienne et moderne*), DPV, VII, 82.

32 Jacques Chouillet, « L'unité des peuples par la connaissance : une utopie des lumières », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, numéro 9, 1990, p. 83-93. Voir également, Christian Godin, « Tensions et apories de l'Encyclopédisme », *Philosophies*, vol. XXIV, 2, 1997, p. 285-298.

33 Diderot, *Encyclopédie*, article PERSES, PHILOSOPHIE DES (*Histoire de la philosophie*), DPV VIII, 108.

34 *Encyclopédie*, article ÉCONOMIE ANIMALE (*Médecine*), non signé, *Enc.*, XI, 366.

35 *Monadologie*, 61, GP, VI, 617.

tout projet encyclopédique a en vue l'intelligibilité de l'univers en introduisant la notion de point de vue.

Diderot aborde pour sa part ces questions dans l'article ENCYCLOPÉDIE en précisant la distinction qu'il convient de faire selon lui entre la perception de l'univers et la lecture d'un ouvrage. Si l'*Encyclopédie* était l'ouvrage de Dieu ou si elle était parfaite et développait exactement « tous les ressorts de l'univers », le lecteur n'en retirerait aucune connaissance distincte. La lecture de l'ouvrage ne ferait que redoubler inutilement notre perception des phénomènes et il est d'ailleurs probable que l'ouvrage ne se présenterait pas comme un texte. Diderot écrit dans l'article ENCYCLOPÉDIE : « quelle différence y aurait-il entre la lecture d'un ouvrage où tous les ressorts de l'univers seraient développés, et l'étude même de l'univers ? presque aucune : nous ne serions toujours capables d'entendre qu'une certaine portion de ce grand livre ; et pour peu que l'impatience et la curiosité qui nous dominant et interrompent si communément le cours de nos observations, jetassent de désordre dans nos lectures, nos connaissances deviendraient aussi isolées qu'elles le sont ; perdant la chaîne des inductions, et cessant d'apercevoir les liaisons antérieures et subséquentes, nous aurions bientôt les mêmes vides et les mêmes incertitudes »³⁶. Non seulement l'*Encyclopédie* se distingue comme texte, mais le lecteur ne participerait pas à la réalisation du cercle des connaissances si l'ouvrage ne présentait pas toutes les particularités d'un texte. Ainsi, même si l'ouvrage encyclopédique comporte certaines lacunes, c'est à la lecture de remplir les vides de la chaîne des connaissances en produisant une nouvelle forme de continuité.

Sachant néanmoins que le point de vue du lecteur de l'*Encyclopédie* reste particulier³⁷, les encyclopédistes s'en remettent à la critique, envisagée non seulement comme un point de vue interne à l'ouvrage mais aussi comme l'expression du public³⁸. Car seul le public est représentatif de la « volonté générale »³⁹ telle qu'elle est pensée par Diderot dans l'article DROIT NATUREL. Ainsi, que le public n'atteigne pas partout le même degré de lumières n'empêche nullement que se forme avec le temps un avis général. Le public est le dépôt de l'avis général et représente à ce titre pour les encyclopédistes la seule instance critique véritable. On lit sous la plume de Marmontel à l'article CRITIQUE qu'« il n'y a de critique universellement supérieur que le public, plus ou moins éclairé suivant les pays et les siècles, mais toujours respectable

36 Article ENCYCLOPÉDIE, DPV, VII, 211–212 ; *Pensées sur l'interprétation de la nature*, DPV, IX, 32 : « si l'Éternel, pour manifester sa toute-puissance plus évidemment encore que par les merveilles de la nature, eût daigné développer le mécanisme universel sur des feuilles tracées de sa propre main ; croit-on que ce grand livre fût plus compréhensible pour nous que l'univers même ? ».

37 *Prospectus*, DPV, V, 104 ; D'Alembert, *Avertissement, Enc.*, III, vj.

38 D'Alembert, *Apologie de l'étude, Œuvres complètes*, Paris, Belin, 5 volumes, 1821–1822, vol. IV, 1822, p. 10 : « Dans ces sciences [les sciences exactes] on n'a besoin de personne pour se juger : dans les matières de goût on n'est vraiment apprécié que par le jugement public ».

39 Diderot, *Encyclopédie*, article DROIT NATUREL (*Morale*), DPV, VII, 27–28 ; voir également, Voltaire, *Traité de métaphysique, The Complete works of Voltaire*, t. 14, The Voltaire Foundation, Oxford, 1989, p. 475 : « La vertu et le vice, le bien et le mal moral est donc en tout pays ce qui est utile ou nuisible à la société ; et dans tous les lieux et dans tous les temps celui qui sacrifie le plus au public est celui qu'on appellera le plus vertueux ».

en ce qu'il comprend les meilleurs juges dans tous les genres, dont les opinions prépondérantes l'emportent, et se réunissent à la longue pour former l'avis général ». À la différence du lecteur singulier, le public est à même d'émettre un jugement à la mesure du cosmopolitisme de l'*Encyclopédie*, c'est à dire dans quelque domaine du savoir que ce soit. Le public constitue par conséquent un vrai point de vue. Marmontel insiste sur ce dernier facteur dans le passage suivant : « Le public est comme un fleuve qui coule sans cesse, et qui dépose son limon. Le temps vient où ses eaux pures sont le miroir le plus fidèle que puissent consulter les Arts »⁴⁰. Si le public participe aux progrès des sciences et des arts, c'est qu'il se prononce depuis un point de vue d'où la vérité se laisse clairement percevoir. C'est donc par sa faculté de s'abstraire du moment et de l'endroit où il vit que le lecteur de l'*Encyclopédie* accède à un point de vue critique. Il participe dès lors à la réalisation du cercle des connaissances qui se trouve esquissé dans l'ouvrage.

Une telle conception de la critique n'est pas sans conséquence pour l'entreprise éditoriale de l'*Encyclopédie*. Si les éditeurs et les auteurs de l'*Encyclopédie* s'effacent volontiers devant l'ouvrage, c'est qu'ils sacrifient au public reconnu comme instance critique. Ils prévoient qu'il ne restera que le public pour répondre de l'ouvrage lorsque l'*Encyclopédie* sera achevée et s'en remettent à lui pour répondre au « censeur »⁴¹. Anticipant sur la postérité de l'ouvrage, Diderot oppose à la figure du censeur idéal celle de l'auteur qu'il désirerait pour l'*Encyclopédie*. Il décrit celui-ci comme un homme « ferme, instruit, honnête, véridique, d'aucun pays, d'aucune secte, d'aucun état ; racontant les choses du moment où il vit, comme s'il en était à mille ans, et celles de l'endroit qu'il habite, comme s'il en était à deux mille lieues »⁴². Le point de vue encyclopédique est tout à la fois interne à l'homme et à l'univers. Diderot définit ainsi de façon très concrète quel devrait être le point de vue de l'auteur d'une encyclopédie afin que ce point de vue converge avec celui du public.

Le principe qui fonde l'*Encyclopédie* est que l'unité des connaissances est l'expression de celle des choses. Or on sait d'expérience que la perception de l'unité des choses et des connaissances obéit aux lois de l'individualité, à moins de placer l'homme dans le point de vue que lui assigne Diderot dans l'*Encyclopédie*. Certes, le point de vue d'où la vérité est perçue et énoncée dans l'*Encyclopédie* présente tous les traits d'une utopie, mais c'est une utopie en l'homme. Ainsi l'homme trouve-t-il sa place dans l'*Encyclopédie* comme un point de vue possible réunissant toutes les perspectives de l'univers.

40 Article CRITIQUE, *Enc.*, IV, 495.

41 *Avertissement*, *Enc.*, III, jx et xjv.

42 Article ENCYCLOPÉDIE, DPV, VII, 260–261.